

Scripto

après la  
vague

Orianne  
Charpentier

**Scripto**

Orianne Charpentier

après la  
vague

Gallimard



*À mes parents*



## Prologue

Tous, à la fin de nos vies, nous mourrons.

Mais pour la plupart d'entre nous, la mort n'est qu'un mirage vague, un horizon lointain. Tant que nous sommes jeunes et bien portants, nous traversons la vie comme des funambules ; nous marchons sur le fil à grands pas hâtifs, pressés de trouver un lieu plus stable et plus heureux.

Enfants, nous espérons l'été. Et une fois l'été passé, nous espérons l'été suivant. Les années s'écoulent, nous consommons nos jours, nous dévorons notre insouciance à grandes bouchées voraces. Pourtant aucune bouchée ne nous comble, au contraire : chacune d'elles nous fait ressentir la faim d'autres joies.

Oui, nous vivons en surfant sur l'écume de la vie, sans jamais comprendre vraiment ce que c'est que la vie. Jusqu'à ce qu'une vague nous engloutisse ; qu'elle nous broie, qu'elle nous brise, qu'elle nous

lâche et nous rejette, pour nous remettre au monde,  
nu comme un nouveau-né – et tout recommencer,  
autrement.

# PREMIÈRE PARTIE



Nous sommes assis tous les cinq à l'une des tables du restaurant. Sur la nappe blanche, l'ombre des bougainvillées qui bordent la terrasse dessine des lagons bleus, autour des miettes de croissant et des serviettes dépliées. Il règne un silence pesant : je viens d'annoncer que je n'ai aucune envie de partir en excursion.

– Papa, maman, faut comprendre : vous avez vu cette plage!

De la main, je désigne l'horizon, au-delà de la palmeraie qui abrite les bungalows de l'hôtel : la mer, turquoise, brille sous le soleil comme un dragon endormi.

– La plage sera toujours là demain, fait remarquer mon frère aîné, le visage terne comme à son habitude, avec ses cheveux lissés au peigne et son petit polo d'intello.

Je triture nerveusement un reste de brioche.

– C’est un temple magnifique, plaide ma mère. En haut d’une montagne, dans la forêt. On peut assister à une cérémonie... C’est l’occasion de mieux connaître le pays qui nous accueille, plutôt que d’être là, comme des touristes...

– Ben, c’est pourtant ce qu’on est, non ? je réponds.

Mon père, qui jusque-là n’a pas dit un mot (mais je devine, à la manière dont il passe ses fortes mains brunies dans ce qui lui reste de cheveux, qu’il n’est pas content du tout), finit par taper sur la table.

– Eh bien, reste ! Qu’est-ce que tu veux qu’on te dise ?

À ce moment, je croise le regard de ma sœur jumelle par-dessus sa tasse. Ses yeux ont une couleur d’orage. Elle pique un troisième croissant et le trempe avec colère dans sa tasse de thé.

– C’est ça, je murmure. Soigne ta taille de guêpe.

Jade rougit, retient ses larmes et se tasse un peu plus sur son fauteuil en rotin. Une fois de plus je constate qu’elle ne sait pas parer les coups. C’est son côté bonne sœur : contre son mauvais frère, elle ne se défend jamais.

Elle se contente d’engloutir ses croissants les yeux baissés, tout comme j’engloutis en moqueries notre complicité d’avant. C’est ainsi que nous sommes,

depuis que je suis devenu beau gosse et qu'elle a cessé d'être une enfant.

Ma sœur mange quand elle est triste, quand elle a peur, quand elle est embarrassée. Autant dire qu'elle mange tout le temps. C'est dommage, parce qu'elle pourrait être vraiment jolie. Même maintenant, d'ailleurs, même avec ses dix kilos en trop (et quand je dis dix, je suis sympa), elle est jolie. Elle l'ignore à un point désespérant, et surtout elle s'arrange pour que personne ne le sache. Aujourd'hui, par exemple, elle a encore opté pour un tee-shirt trop long et un bermuda affreux. Et moi, ça m'agace, de la voir se détester, tandis que je m'aime un peu trop.

Les chaises crissent sur le sol de briques vernies lorsqu'ils se lèvent tous: papa, la mine renfrognée, avec sa chemise hawaïenne trop serrée (achetée il y a vingt ans, quand il était encore jeune et svelte); maman, de plus en plus petite et mince, avec ses rides au coin des lèvres et ses cheveux relevés le long des tempes; et mon frère Albert, indéchiffrable et distant comme toujours.

Ils contournent les grands buffets chargés de fruits et de vaisselle. Ils sont sur le point de quitter la terrasse, quand ma sœur s'écrie:

– Regardez!

Elle tend le bras vers la palmeraie. Là, tout autour, sur les toits des chambres-bungalows, des groupes de grands oiseaux blancs se sont posés. Ils se serrent les uns contre les autres, l'œil fixé vers la mer, immobiles et muets comme des statuettes peintes. On dirait ces créatures étranges que les gens d'ici sculptent sur le toit de leur maison, pour protéger leur foyer. Je ne sais pas pourquoi, les voir m'est désagréable.

Je laisse ma famille descendre les larges escaliers qui mènent à la piscine. Je tire ma chaise vers la balustrade et je soupire, les yeux rivés sur l'horizon bleu.

En contrebas, j'entends ma mère dire :

– Pour une fois qu'on pouvait passer une journée tous ensemble...

Mon père bougonne. Elle ajoute, en s'arrêtant sur la dernière marche :

– Moi, ça me chiffonne de laisser Maxime ici tout seul.

– Il a bientôt seize ans ! proteste mon père.

– Mais tu le connais : toujours à s'attirer des ennuis.

– Maman, c'est bon. On est dans un hôtel, que veux-tu qu'il arrive ? (C'est Albert qui parle.) Max est incapable de faire quoi que ce soit, à part jouer les

cacous sur la plage pour épater de jeunes touristes norvégiennes!

Je suis sur le point de descendre lui taper dessus, quand j'entends Jade dire d'une voix douce :

– Moi, je peux rester aussi. Je reste.

Soudain, un grand bruit éclate. Comme un crépitement de feu d'artifice, ou comme le grondement précipité d'eaux tumultueuses. Les oiseaux blancs viennent de prendre leur envol, tous ensemble, en rangs serrés, à grands coups d'ailes puissantes qui claquent dans l'air lourd. Ils passent au-dessus de nous par centaines, vers la forêt, vers les montagnes au loin, et l'on dirait que la cime des arbres mou-tonne d'écume.



Je suis assis sur ma serviette, en caleçon de bain. Je scrute la plage autour de moi, dans l'espoir de voir la bande de jeunes Américaines que j'ai accostée hier matin. Je rectifie une mèche de mes cheveux, au cas où.

Devant moi, toujours habillée, Jade marche les pieds dans l'eau. La mer brille autour d'elle. Elle regarde un peu au large, la main en visière au-dessus de ses yeux, et soudain elle sourit et fait un grand signe. Au loin, sur une barque toute cabossée, un vieux pêcheur lui rend son salut.

Malgré moi, je l'envie. Jade connaît déjà les enfants du village voisin, elle sait dire quelques mots dans leur langue et les pêcheurs l'ont invitée hier à prendre un thé dans leur maison. Je n'en ai rien à cirer, moi, de prendre un thé dans une cabane avec des vieux pêcheurs sans dents qui parlent à peine

français. Mais quand même, je ne sais pas comment elle fait.

Comme nous sommes devenus autres, elle et moi! Dire qu'il y a seize ans, nous étions ensemble dans le même ventre... Une nausée me vient, je ne me sens pas bien. Je m'étends sur le sable et j'attends que le vertige passe.

Soudain, Jade pousse un cri. Elle est un peu plus loin à présent, elle a de l'eau jusqu'aux genoux, le bas de son bermuda est trempé. Elle regarde l'eau, puis moi, puis l'eau : on voit ses mollets blancs apparaître, puis ses chevilles, puis ses pieds. La mer s'est retirée comme une baignoire que l'on vide, et ma sœur se tient désormais sur le sable mouillé – immobile.

Je m'approche. Elle claque des dents.

– Ben quoi? je dis. T'en fais une tête! C'est juste la marée.

– Tu... Tu crois? murmure-t-elle. C'était si rapide. Et le courant si fort. J'avais l'impression que des mains m'agrippaient les chevilles.

Je hausse les épaules. Des touristes accourent sur la plage. Ils explorent les rochers mis à nu par la mer, ramassent des coquillages et prennent des photos.

Un chien, quelque part, se met à hurler.

– S'il te plaît, allons-nous-en, supplie ma sœur. Je... Je n'ai pas envie de rester ici.

– Non mais c'est pas vrai! Tout ça parce que t'as

peur de te mettre en maillot! Mais vas-y, va tresser des paniers avec tes nouveaux amis. Moi, je reste. J'ai envie de m'amuser, d'en profiter. Je veux vivre, moi, hein!

Elle se dirige vers ma serviette, où elle a posé son sac. Elle le met sur son épaule, me tourne le dos, s'éloigne. Le chien, quelque part, pas loin d'ici, continue de hurler. J'ai le cœur qui se serre.

Je la vois hésiter. Et puis soudain, à mon soulagement, elle fait demi-tour. Elle revient, sort sa serviette d'un geste rageur, l'étale, s'installe dessus, ouvre un énorme livre et se plonge dedans.

Je m'assois à côté d'elle. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai envie de faire la paix.

– Allez, sœurette, fais pas la tête...

Elle continue de lire.

– Tu sais, je suis désolé pour ce matin. C'était nul, ce que j'ai dit. Mais c'est parce que... En fait, c'est juste que je voudrais... Je voudrais tellement que tu sois...

Elle lève les yeux vers moi.

– Que je sois quoi ?

«Différente», ai-je envie de répondre. Mais je mens :

– Que tu sois heureuse.

Elle plonge en moi son regard limpide, où l'enfance est encore toute proche. Elle murmure :

– Mais je suis heureuse.

À ce moment, un vieux monsieur sur la plage crie quelque chose en allemand. Je ne comprends pas ce qu'il dit, mais je le vois scruter l'horizon avec ses jumelles. Alors je me lève, je fais quelques pas vers la mer et, là j'aperçois, à l'horizon, une fine frange blanche sur l'eau très bleue.

Je cours vers ma serviette, prends mon sac à dos, en sors ma caméra. J'en dirige l'objectif vers le large et je zoome. Là, je la vois : c'est une vague. La vague la plus belle que j'aie jamais vue. Elle brille sous le soleil, et sa blancheur ondule sur toute la largeur de mon petit écran.

– Qu'est-ce que c'est ? demande ma sœur d'un air inquiet.

Elle se tient sur la pointe des pieds et regarde l'écran par-dessus mon épaule.

– Rien. Juste une très belle vague.

Elle ne répond pas. Sa main sur mon bras tremble. Elle me tire.

– Viens, dit-elle. Viens, on s'en va.

Je me dégage doucement. À présent, la vague est plus proche. Elle ressemble à un grand linge blanc que l'on essore.

J'aperçois, autour de nous, de nombreux clients de l'hôtel. Tous regardent dans la même direction,

Le blog officiel  
des romans  
Gallimard Jeunesse.  
Sur le web, le lieu  
incontournable  
des passionnés  
de lecture.

ACTUS

AVANT-PREMIÈRES

LIVRES À GAGNER

BANDES-ANNONCES

EXTRAITS

CONSEILS DE LECTURE

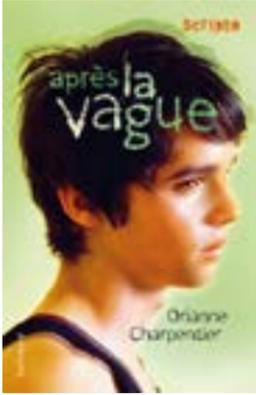
INTERVIEWS D'AUTEURS

DISCUSSIONS

CHRONIQUES  
DE BLOGUEURS...

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse

Couverture: Pierre Budestschu / Voyou  
Photo couverture : © Galvezo/Corbis  
PAO: Françoise Pham  
Imprimé en Italie par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)  
Dépôt légal: décembre 2013  
N° d'édition: 251561  
ISBN : 978-2-07-065333-1



Oriane Charpentier

*Après la vague*

Cette édition électronique du livre  
*Après la vague*  
de Oriane Charpentier a été réalisée le 16 novembre 2013  
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en novembre 2013 par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)  
(ISBN : 978-2-07-065333-1 - Numéro d'édition : 251561).

Code sodis : 55336 – ISBN : 978-2-07-503019-9  
Numéro d'édition : 251563